

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



## Louise Onfray (1874 / 1965)



*Par Bernadette Marpaud (née Benoist)*

Ma grand-mère maternelle, Louise Onfray, est née le 26 novembre 1874, à Landisacq (Orne), dans une famille de commerçants.

Enfant, elle fut interne dans une maison de religieuses à Saint-Paul (4 km de chez elle !). Trouvant la malle peu pratique pour ranger ses vêtements, sa mère lui fit fabriquer un petit placard à tiroirs qu'elle emporta en pension. La voiture à cheval emmena ma grand-mère, en même temps qu'elle emportait le placard ! La proximité rendait possibles les visites clandestines de son frère qui faisait le mur pour aller la voir.



La plaque de la carriole

Toute sa vie, elle a gardé de ses origines le goût des affaires, et en particulier de la terre, achetant de nombreux petits bouts de terrain : participant, à sa façon, au remembrement futur.

Mariée en 1895 à un charcutier, Charles Bidaux de Flers, du même milieu qu'elle, elle eut deux enfants : André en 1899 et Marie Louise en 1900. Son mari décéda en 1901, la laissant seule avec ses deux petits, âgés de 1 et 2 ans.

Son nouveau statut de veuve avec deux enfants la rendit « accessible » à mon grand-père, Constant Aubine, socialement moins bien placé selon les critères de l'époque ! Il était amoureux depuis longtemps de ma jeune grand-mère, et toujours célibataire, travaillant à Paris (garçon de café, comme d'autres jeunes de Landisacq). Pour faire sa demande, il fut encouragé par un ami : mon grand-oncle prêtre, frère de ma grand-mère ! Ils se marièrent en 1905 à Landisacq. Aux dires des enfants du premier mariage, il fut pour eux un père modèle. Tout en tenant une épicerie-mercerie avec son épouse, mon grand-père exploita une ferme, propriété de ma grand-mère.

Le nouveau couple eut quatre enfants, dont le premier mourut à la naissance. Puis vinrent : Charles en 1908, Suzanne en 1909 et Denise, ma mère, en 1911. À la guerre de 14-18, mon grand-père fut mobilisé, laissant sa femme seule avec ses cinq enfants. L'aîné étant au Petit Séminaire, on lui refusa l'aide accordée aux familles de militaires. Les secrétaires de mairie, très souvent également instituteurs, étaient imprégnés de l'esprit anticlérical des récentes lois Combes.

Les déplacements vers Flers, la ville la plus proche, se faisaient en voiture à cheval. Il fallait y conduire ma tante et ma mère (Suzanne et Denise) pour y prendre le train, en direction de Sées où elles faisaient leurs études. Ma sœur aînée se souvient d'avoir utilisé ce moyen de transport pour aller faire le marché à 6 km de là.

L'aînée de la famille, Marie, resta célibataire comme beaucoup de jeunes femmes - la guerre ayant tué, laissé handicapés ou malades nombre d'hommes de leur âge. Elle partit tenir le presbytère de son oncle à Saint-Mars-d'Egrenne, où demeurait également sa propre grand-mère, Philomène.

Ma grand-mère, à nouveau veuve en 1936 vint y séjourner pendant la Seconde Guerre, elle n'avait sans doute pas le courage de vivre seule. Son fils aîné était en camp de déportation (elle apprendra plus tard qu'il s'agissait du Struthoff et de Dachau), son second fils Charles et son gendre (mon père) prisonniers en Allemagne. La mort accidentelle de Charles en Allemagne, en 1944, me laisse le souvenir d'une grand-mère en larmes chaque fois qu'on évoquait le souvenir de ce fils si apprécié de tous pour sa grande gentillesse.

Par la suite, elle partagea son temps entre le presbytère de son frère et sa maison de Landisacq que nous envahissions avec bonheur à l'époque des vacances. C'était notre « espace liberté » !

Dans cette maison, elle avait fait installer un récupérateur d'eau de pluie, et nous conseillait toujours de travailler de jour sans attendre la nuit, pour économiser l'électricité (on ne brûle pas le jour !), ceci plus par souci d'économie que d'écologie dont personne ne parlait encore à l'époque. On ne



Ma grand-mère, vers ses 20 ans...



...et vers ses 70 ans

jetait pas le moindre bout de ficelle (ça peut toujours servir). Cet état d'esprit lui permit de vivre de ses rentes jusqu'à la fin de ses jours.

Elle venait souvent chez nous aider maman, seule à son tour, avec trois enfants. Elle fut là, en particulier pour ma naissance le 30 octobre 1939, alors que mon père avait été mobilisé puis fait prisonnier.

Ses séjours chez nous étaient occupés par des travaux de couture que ma mère n'avait pas eu le temps d'accomplir : raccommodage des nombreuses chaussettes de la famille, avec n'importe quelle laine, et confection de tricots dans des couleurs pas toujours très gaies (en particulier le kaki, qu'on essayait d'utiliser pour les pulls de dessous). Par contre, nous adorions les manteaux de peaux de lapin et les couvertures qu'elle nous confectionnait, avec l'aide précieuse de notre tante Marie. Les lapins étaient élevés par elles et les peaux tannées également par leurs soins avant de nous faire de superbes manteaux (blancs pour nous les filles, gris pour notre frère).

J'étais heureuse de rentrer de l'école quand je savais la trouver à la maison. J'aimais aussi aller en vacances avec elle et y rencontrer la famille avec qui elle vivait son péché mignon : son café calva au petit-déjeuner. Cette habitude lui a apparemment bien réussi !

Elle souffrait d'une hyperthyroïdie qui n'affectait en rien son caractère, mais était visible. Ma sœur aînée avait interprété, à sa façon de petite fille, cette disgrâce. En descendant la crèche du grenier, en vue de préparer Noël, elle avait fait tomber le chameau qui, cassé, avait logé sa bosse dans sa gorge ! Pour moi, c'était un signe distinctif propre, sans doute, à toutes les grand-mères.

Même s'il n'était pas question de nous couvrir de cadeaux, elle fut pour nous une grand-mère aimante. Elle n'oubliait pas mon dernier petit frère, handicapé profond. Dans ses dernières années, devenue impotente et aveugle, elle demandait qu'on le lui mette dans les bras, sans doute pour bien marquer qu'il avait, à ses yeux, la même valeur que ses autres petits-enfants. Le QI n'avait pas d'importance alors que quatre de ses enfants étaient enseignants, dont Charles licencié ès lettres et André, licencié d'allemand et d'anglais, chose très rare avant-guerre !

Elle a gardé jusqu'au bout un caractère posé et joyeux. La proximité de sa famille suffisait à son bonheur. Elle restait attentive à tout ce qui nous touchait. Mais un peu coupée du monde par ses handicaps, elle n'avait pas toujours suivi l'évolution de la société. Alors que je venais d'accoucher de mon



Avant le départ de mon grand-père à la guerre  
14-18, ma mère sur ses genoux

premier bébé, elle s'inquiétait de savoir où je pourrais acheter du lait : Alençon ne devait pas avoir de ferme où nous ravitailler !

Un jour, elle entendit dire à mon frère que sa 2 CV avait du mal à démarrer le matin quand il faisait froid, elle lui demanda si, la nuit, il ne pourrait pas mettre le moteur au chaud, près du poêle !

Habitée à mener sa barque seule pendant de longues années, elle gardait son caractère autoritaire. Si sa fille Marie, qui vivait avec elle, traînait à la sortie de la messe, elle lui en faisait la remarque. Nous disions à notre tante, étant donné qu'elle n'y voyait pas, de ne pas lui dire l'heure, mais celle-ci, habituée à obéir, nous répondait qu'elle ne pouvait pas mentir à sa mère ! J'ai le souvenir d'avoir entendu son frère lui dire quand elle séjournait au presbytère : « Ici, c'est moi le curé ». Il avait, comme elle, un caractère bien trempé ! Elle nous disait fréquemment : « Ma petite fille, tu es libre et indépendante », son autorité ne s'exerçait pas de la même manière sur ses petits-enfants...

À la mort de son frère, elle vint finir ses jours près de ses filles, à La Ferté-Macé, où elle reçut très souvent la visite de ses petits-enfants qu'elle aimait tant. Les plus jeunes gardent le souvenir des après-midis que nous passions, chez elle, avec toute la famille, à faire griller des châtaignes, ainsi que des nombreuses questions, futiles souvent, qu'elle inventait pour nous retenir près d'elle, lorsque nous parlions de la quitter.

Très croyante (elle avait un frère et deux fils prêtres), elle envisagea sa mort avec sérénité, organisant ses funérailles en nous attribuant à chacun une tâche pour alléger le travail de sa fille le moment venu !

Notre « Mémé » s'est éteinte en 1965, à l'âge de 91 ans.

